



## SOMMAIRE

Page 1 :  
«On ne prends plus le temps de réfléchir»

Page 2 et 3 :  
**Dossier Leacock**  
Sur les traces de Darwin  
Un géant au pied des escaliers  
«C'est à cause de Darwin...»

Page 4 :  
Il faut sauver Bada  
«Tout arbre est un faux arbre»

### «On ne prend plus le temps de réfléchir»

Intitulée « La bonne distance », cette deuxième soirée du Festival proposait deux documentaires. Au menu : un hors d'œuvre scandinave et un plat de résistance consacré à l'éthique.

« Les non-médecins ont autant de légitimité que les médecins pour parler d'éthique » avance Anne Georget, réalisatrice du film « Questions d'éthique », lorsqu'elle prend la parole après la projection. Son documentaire, tourné sur le Centre d'éthique clinique de l'hôpital Cochin à Paris, raconte le quotidien de ces réunions d'« experts ».

Venus d'horizons très différents, médecins, philosophes ou journalistes aident les familles et les équipes médicales sur des décisions éthiquement difficiles. Après discussions sur une décision à prendre concernant la fin de vie, la réanimation d'un nourrisson ou le coma d'un proche par exemple, le centre leur transmet les avis de chacun des membres. Perrine Malzac, biologiste médicale et coordinatrice de l'Espace Éthique Méditerranéen, présente lors de la soirée, partage ses ressentis : «Ce qui est le plus fort et troublant, c'est l'accumulation des situations. Et puis demain, la situation du patient va peut-être changer, l'avis donné par le centre n'aura alors plus de légitimité ».

« Les décisions prises par les patients sont peu exprimées », remarque pour-

tant Philippe Poulain, président de l'association Polly Maggoo. En effet, le documentaire dévoile le déroulement de la pensée des « experts », mais avec une justesse et une pudeur parfaitement dosées. La limite du voyeurisme n'est jamais dépassée.

Le centre joue le rôle du « médiateur » poursuit Anne Georget, la réalisatrice. Une question cependant se pose : placer un intermédiaire entre le corps médical et les familles de patients ne remet-il pas en cause la toute puissance du médecin ? « La difficulté, explique Perrine Malzac, c'est que le pouvoir du médecin peut être vécu comme un abus de pouvoir ou l'exercice de sa responsabilité de professionnel. Ces centres servent à en décider ».

L'origine du centre d'éthique clinique remonte à 2002, avec la loi des droits des malades : « On est alors sorti du paternalisme médical, explique Anne Georget. Avec la sur-technicisation de la société, il s'impose de prendre le temps de la réflexion pour retrouver l'humain derrière la technique ». « On ne prend plus le temps de réfléchir » confirme Perrine Malzac, « la plus grande vertu de ces centres, c'est de réfléchir ensemble, et sans tabou » termine-t-elle. Et si, au bout du compte, il était grand temps de prendre son temps ?

Nastasia Deleville



Questions d'éthique

# Dossier Leacock

## Sur les traces de Darwin

Trois oeuvres anciennes de Richard Leacock, retrouvées dans de sombres archives après plus de 18 ans de recherche, étaient au programme de la soirée de vendredi, placée sous le signe de l'évolution.

Dès que les lumières s'éteignent, et que l'écran s'anime, les images fascinantes de Richard Leacock nous entraînent dans les méandres de la science. Les deux premiers abordent avec une étonnante clarté les mystères des référentiels, bases de la théorie d'Einstein, et ceux des cristaux, constituants essentiels de la matière solide. Leur approche, «d'une richesse et d'une modernité surprenante», comme le soulignera Ricardo Lima, physicien mathématicien orateur de la soirée, apportent un éclairage remarquable sur des questions de physique d'un abord plutôt ardu.

Le reportage intitulé «Galapagos Islands», nous emmène ensuite en voyage. Tourné en 1938, alors que Richard Leacock n'avait que 17 ans, ce film montre l'exploration menée par l'équipe de l'ornithologue David Lack dans les îles Galapagos. Initialement muet, le documentaire commence par une lecture, par le cinaste lui-même, d'un passage du «Voyage du Beagle». Cet ouvrage n'est autre que le livre de bord du voyage réalisé par Charles Darwin, auteur de la théorie de l'Evolution. On comprend alors que le cinéaste aurait voulu retracer le voyage du naturaliste, nous le faire vivre comme il aime à le faire, en nous offrant la réalité «comme si l'on avait



Richard Leacock

été là». Le film reprend les arguments de la théorie de Darwin. Mais quelle est-elle exactement, cette théorie de l'Evolution?

Lorsque Darwin arrive sur l'archipel, il a une révélation : il voit 6 espèces de pinsons qui diffèrent de l'espèce présente sur le continent par la forme de leur bec et par leur manière de se nourrir, la première étant parfaitement adaptée à la deuxième. Certains ont un gros bec et mangent des graines dures posées sur le sol, d'autres ont un bec fin et consomment des insectes dans le creux des arbres. Darwin a alors une intuition : et si la forme du bec de chaque espèce avait pu exister parce qu'elle offrait aux oiseaux de trouver une nourriture leur permettant de survivre? Les bases de sa théorie étaient posées. Lorsque les espèces se reproduisent, il arrive que les descendants possèdent des caractères que n'ont pas les parents, un bec plus fin ou plus résistant, par exemple. Si ces caractères permettent à l'individu de survivre, ils sont transmis aux générations sui-

vantes et une nouvelle espèce pourrait ainsi apparaître, se détachant de ses ancêtres. Si, au contraire, ces caractères constituent une difficulté supplémentaire, l'individu les portant aura moins de chance de survivre et ainsi d'avoir une descendance. C'est ainsi que, partant d'une seule espèce de pinson, six espèces différentes ont pu apparaître dans les îles Galapagos.

Cette révélation eut des conséquences incroyables sur notre compréhension du monde. Mais comme dit Richard Leacock avec un sourire malicieux, «le mieux c'est de lire 'Le Voyage du Beagle'». A bon entendeur...

Lionel Spinelli

## En quelques mots

« L'intervention du centre d'éthique clinique change le comportement des parties »

Anne Georget  
réalisatrice de

« Questions d'éthique »  
à propos de son documentaire

« Le mascarpone n'est pas un animal »

Jean-Michel Espitallier  
dans sa performance  
« Histoire d'animal »



Crystals

## Un géant au pied des escaliers

**Vendredi se déroulait la soirée d'hommage à Richard Leacock, venu présenter trois de ses oeuvres. Eclairage sur un grand homme du cinéma.**

14 ans. C'est à cet âge que Richard Leacock, né en 1921, scripte, produit et réalise son premier film «Canaries bananas», un documentaire détaillant la culture de la banane dans les Iles Canaries. A l'époque, il estime pourtant ne pas avoir réussi à donner «le sentiment d'être là», un objectif qui le hantait déjà. C'est ce désir de capter directement le réel et d'en transmettre la vérité qui va dominer son existence, riche en rebondissements. Entre 1938 et 1948, il sera tour à tour caméraman de l'expédition de l'ornithologue David Lack aux Galapagos, photographe de combat en Birmanie et en Chine, puis caméraman sur le film «Robert Flaherty Louisiana Story». Ce passionné ira ensuite jusqu'à obtenir un diplôme en Physique à Harvard pour maîtriser la technologie du cinéma. Pionnier du cinéma direct, il produira de nombreuses oeuvres, pourtant moins bien accueillies aux Etats-Unis qu'en Europe. Lors de la projection en France de «Primary» et «On the Pole», deux de ses créations majeures qui n'impressionnèrent pas outre Atlantique, Henri Langlois, fondateur de la célèbre Cinemathèque Française, présenta ces films comme «les documentaires peut-être les plus importants depuis les frères Lumière». La venue de ce grand monsieur au RISC restera comme un moment inoubliable du festival.

Lionel Spinelli

« J'ai pris des engagements, rien n'est diffusé sans l'accord de toutes les personnes du film »

« Lors des entretiens le caméraman était seul, moi et le preneur de son étions dehors »

**Anne Georget**  
réalisatrice de  
« Questions d'éthique »  
à propos de son documentaire

« Les sous-titres étaient en Anglais mais ça ne me gêne pas car il y a une distance dans le film instaurée naturellement »

**Philippe Poulain**  
à propos d'« Albert's winter »

« On avait 80 heures de rushes dont l'essentiel à été retranscrit en 84 minutes »

**Anne Georget**  
réalisatrice de  
« Questions d'éthique »  
à propos de son documentaire

« La zezette n'est pas un animal »  
**Jean-Michel Espitallier**  
dans sa performance  
« Histoire d'animal »

« Il ressemble à Dr House »  
**Lucile, spectatrice,**  
à propos d'Eric Duyckaerts

« Je prépare trop de choses, à peu près 3 ou 4 heures de texte, sur place j'improvise en voyant ce qui sort »

« Un public scolaire n'aurait pas sa place, cela serait une erreur. Moi je m'en fous »  
**Eric Duyckaerts**  
à propos de sa performance

## «C'est à cause de Darwin. J'ai toujours été un peu fou»

N'y tenant plus, je me précipite vers Richard Leacock dans le hall de l'hôtel, et lui pose la question qui me taraude depuis le début de cette soirée consacrée au documentariste anglais (voir portrait) : « Mais comment avez-vous fait pour partir aux îles Galapagos, à 17 ans en 1938 ? ». Il me répond de son air malicieux, avec une petite lumière dans les yeux : « C'est à cause de Darwin et son voyage sur le Beagle. J'ai toujours été un peu fou ».

Et c'est vrai qu'il faut être un peu illuminé, ou en tous cas plein de fougue, pour convaincre ses professeurs de l'embarquer, à 17 ans à peine, pour filmer leur expédition ornithologique sur les Iles Galapagos, archipel à 965 km au large des côtes Sud Américaines, à la latitude de l'équateur.

Eux partent observer les oiseaux, lui n'a qu'une idée en tête, marcher sur les traces de Charles Darwin, venu sur ces mêmes lieux, 100 ans plus tôt, observer la faune de l'archipel.

Richard Leacock est un des pionniers du cinéma direct, « celui qui veut refléter au plus près la réalité, et faire



Richard Leacock

partager l'impression d'être là où on est » explique sa femme. Pendant la projection du documentaire muet, le silence de la salle est troublé par la voix de Richard Leacock. Alors qu'il a dû regarder ce film des centaines de fois, il commente les images qu'il a tournées comme s'il revivait encore les émotions ressenties 70 ans plus tôt.

On est alors frappé, et ému, de sa proximité avec la faune, dont les oiseaux, vierges de tout contact avec les hommes. Aujourd'hui, des images tournées avec un télé-objectif susciteraient-elles la même émotion ?

## Il faut sauver Bada

La thématique de la désertification des terres africaines se retrouve dans un documentaire diffusé vendredi matin, en forme de voyage.

Imaginez ce continent. Avec ses villages entourés de végétations inexploitées, ses routes de sable et la vie en communauté, sans artifices... Eric Mounier en propose un aperçu dans son documentaire, intitulé « Moi Sékou, mon village, mon exil, mon combat ». Un film qui nous transporte au Mali, dans le village de Bada. Là, une autre facette s'ouvre. Ses habitants menacés par la désertification des sols tentent de survivre au quotidien. En partenariat avec l'Institut de recherche pour le développement, Sekou, un Malien vivant aujourd'hui en France, monte un projet pour sauver la région où il a grandi. C'est une lutte contre ce qui rend les terres stériles, et oblige ainsi les habitants

à s'installer ailleurs. Sekou profite de ses congés pour s'investir dans ce périple long, marqué par des obstacles financiers. Mieux qu'une fiction, plus réaliste qu'un reportage. Le réalisateur espère que les populations concernées prendront conscience des conséquences liées à la désertification. Mais pas seulement. Destiné au départ à des personnes informées, ce film s'adresse finalement à tous. Objectif : s'éloigner des idées reçues sur cette région. L'Afrique cultive souvent une image ternie par une pauvreté accrue. Quand on y est, la réalité est tout autre et à sa façon elle évolue grâce à ceux qui s'investissent comme Sekou dans des projets de développement. Une belle leçon.

Rebecca Riol

Prises  
de

RISC

N°2 - 6 novembre 2010

**Directeur de publication :**

Serge Dentin

**Directeur de rédaction :**

Pedro Lima

**Rédacteurs :**

Nastasia Deleville, Liliane Mbateng Houba, Anne-Cécile Ratcliffe, Rebecca Riol, Lionel Spinelli, Eugène Zagrebnoy

**Maquette :**

Julien Thibon

**Crédit photos :**

Rebecca Riol et DR

**Avec la participation de :**

Laura Raymond et de l'EJCM



## « Tout arbre est en réalité un faux arbre »

Une salle comble accueillait jeudi soir deux poètes et acrobates de la langue française, Jean-Michel Espitallier et Eric Duyckaerts au GMEM (Centre national de création musicale) pour la troisième journée des Rencontres. Une première pour le Festival, qui s'écarte des projections pour accueillir d'autres paroles et performances artistiques. Reportage.

Jean-Michel Espitallier, à la fois écrivain, musicien et performeur, a donné à entendre « Les arbres n'existent pas ». Accompagné d'un fond sonore, ce poète contemporain lit d'une voix assurée des listes aux contenus et au raisonnement absurdes. Eric Duyckaerts mêle dans sa carrière création artistique et réflexion sur l'enseignement et l'art. Il a proposé une performance sur la question de la « Metodo ».

A la manière d'un one-man show littéraire, cet enseignant de l'École nationale supérieure d'art de Nice saute, joue, danse avec les mots de la langue française. Un public bluffé couvre d'applaudissement les deux artistes.



Eric Duyckaerts

© Nancy Gerrooms

Réactions à chaud de spectateurs: Juliette, étudiante : « J'ai trouvé ça déroutant ». « Étonnant » rajoute Lucile, sa collègue. « On n'est pas là forcément pour apprendre des choses, mais se poser des questions » poursuit Juliette. « Ce sont des agitateurs de neurones ! » Pour Lucile, « on dirait que c'est grotesque », sourit-elle. Puis on se rend compte de la grande maîtrise des personnages».

« On n'arrive pas à savoir si c'est un jeu théâtral ou si c'est sincère », souligne Juliette à propos de la performance d'Eric Duyckaerts.

« Il est crédible dans toute son incohérence » rajoute Lucile, « J'ai aimé ces personnages » conclut-elle. Un succès de plus pour les Rencontres : les disciplines artistiques se rencontrent et les mots jonglent avec l'univers scientifique. Que le spectacle continue !

Nastasia Deleville